

# CONFÉRENCE

DES

**SOCIÉTÉS SAVANTES, LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES**



**DE SEINE-ET-OISE**

---

## DEUXIÈME RÉUNION

Tenue à Pontoise, les 11 et 12 Mai 1904

SOUS LA PRÉSIDENCE DE

**M. L. PASSY**, Membre de l'Institut, Président de la Société  
historique et archéologique de Pontoise et du Vexin

ET DE

**M. PAISANT**, Vice-Président de la Commission départementale  
des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise.

---

VERSAILLES

IMPRIMERIE AUBERT

6, Avenue de Sceaux, 6

MDCCCCLIV

### Proverbes et locutions du Vexin français.

La recherche et la fixation des expressions familières et des locutions proverbiales, employées par nos aïeux et disparues avec les temps modernes, n'est pas indigne de retenir l'attention des philologues et des érudits : elle n'est pas non plus sans intérêt pour l'histoire de l'économie sociale. Telle est la proposition que la communication qui va suivre s'efforcera de justifier.

Elle s'attache exclusivement aux termes et aux adages recueillis directement de la bouche d'habitants des communes rurales du canton de Pontoise, originaires du pays. En circonscrivant mes recherches à cet étroit coin de terre, j'ai voulu souligner par l'ample moisson faite — dont quelques épis choisis vous seront seulement présentés — la richesse de la contribution qu'aurait pu donner à la philologie et à la parémiographie française un pays si voisin de Paris, qu'il touche presque à ses faubourgs.

Le canton de Pontoise n'a jamais été soupçonné de receler un patois spécial ; vous verrez cependant qu'il fournirait ample matière aux lexicographes. Son vocabulaire est non seulement abondant et varié, mais — est-ce amour propre de clocher ? — il m'a semblé, à en relever les éléments, qu'on doit lui reconnaître une série de qualités que revendique aussi l'esprit parisien : la clarté des expressions, leur vivacité qui fait souvent image, leur formation rationnelle, leur éloignement de toute ambiguïté, et — je pousserai l'audace jusque-là — une certaine élégance d'autant plus méritoire qu'elles sont nées toutes dans un rustique milieu.

Vous ne trouverez dans ce langage aucune des bizarreries qui font la stupéfaction des Français égarés sur le versant de la Montagne aux Herbes potagères : « J'ai une malle *travers* et un parapluie *trop court* », dit un bon Belge à un maître d'hôtel, et celui-ci comprend — ô miracle ! — puisqu'il répond : « On va rechercher la malle qui est à vous et qui a été échangée par erreur, et on tâchera de retrouver votre parapluie. »

« Comme vous avez l'air heureux, cher ami!

— Oui, ma femme est *autrement...* »

Tâchez de deviner qu'on énonce ainsi des espérances!

Rien de pareil, parmi nos Vexinois. Le peuple, cela va sans dire, ignore les expressions relevées, mais s'il a besoin de se représenter les images ou les phénomènes qu'elles rendent, il n'est point embarrassé. Ne lui demandez pas, sur une surface carrée, de tracer une diagonale; il saura bien de lui-même appuyer sur un mur une tringle ou une planche trop longue en la mettant *de corne en coin*. Ce gros nuage noir, précurseur de l'orage, le laboureur n'a jamais appris son beau nom de cumulus; pour lui, c'est un *tonnerrier*. Il ne sait pas dire savamment : « L'atmosphère est chargée d'électricité. » Il dit tout simplement : « Le temps est *foudreux*. »

Ses métaphores ne sont pas toujours les mêmes que celles adoptées par le bon langage; mais elles sont aussi expressives. Il dit : un *touffiau* de maisons, au lieu d'un flot; — une *léchée*, au lieu d'une languette. Il sait créer des termes imagés. Une rigole transversale à un fossé d'assainissement, c'est un *sangsuereau*; la vipérine, sorte de bourrache à poils très piquants, très âpres, se nomme *langue-de-bœuf*. De-ci de-là, par la campagne, voyez ces pauvres ormes découronnés de leur houppes en vue de faire refluer la sève et de hâter le grossissement du tronc : ces décapités sont des ormes *bottés*. Le cep de vigne puise les sucres du sol par une toison de petites racines chevelues : ce sont des *amourettes*. Ici, la métaphore devient tout à fait gracieuse.

Sans doute, dans ce vocabulaire pontoisien, une part est à faire à la corruption du langage, mais elle est minime. Elles sont rares les expressions produites par de singulières viciations. La petite rivière, ou, suivant le terme local, *le ru* de Viosne fut dérivé au XIII<sup>e</sup> siècle pour alimenter le château de Pontoise; une tradition erronée attribuée à saint Louis cette adduction, qui est certainement antérieure. Afin de ne pas exproprier totalement les riverains de l'ancien cours, on laissa, pour alimenter le lit primitif de ce ru, un filet d'eau s'échapper par l'orifice d'une pierre creusée, du diamètre du sabot d'un âne : cette disposition se voit encore au moulin qui, pour ce motif, se nomme le *Pas d'Âne*. Le nom de Viosne est resté à la dérivation, et l'ancien cours s'appelle la *Couleuvre*. C'est très vraisemblablement, suivant la remarque que nous fit un jour notre érudit secrétaire général, M. Du-tilleux, une corruption du vieux terme : *coulure*, orthographié *couleure*, et qu'on a transformé par assonance quand on ne l'a plus compris.

Nous avons un exemple très saisissant de cette méthode, dans le nom d'une rue qui suit précisément le cours de la Viosne dérivée, au

faubourg Notre-Dame. On dit *les Etannets*, comme s'il s'agissait de petits étangs. Or, de ce côté, il ne pouvait y avoir d'étangs naturels, puisque la vallée est fort étroite et que l'eau n'y est venue qu'au XII<sup>e</sup> siècle. Mais les châtelains de Gisors, propriétaires de ce quartier, obtinrent, sans doute en compensation de terrains cédés pour le tracé du canal (1), la faculté de profiter des eaux du nouveau ru pour alimenter des fouleries, des moulins, et notamment des moulins à tan qu'on appela *tannerets*. Cette expression est employée vers 1180 par Thibaut II de Gisors, confirmant à Saint-Martin le don d'un de ces établissements industriels (2).

L'entrée de cette rue qui n'était jusqu'au siècle dernier qu'une ruelle étroite, obscure et sale, se terminant par une sente à travers champs, s'est appelée la rue *de Dourdan*. Inutile de dire qu'elle n'y conduit pas, et rien, dans les souvenirs de l'histoire, ne peut suggérer un rattachement. Mais une famille de très petites gens, fort nombreuse au XVI<sup>e</sup> siècle, habitait plusieurs des maisonnettes de cette rue : c'étaient les *Doubledent*. La rue *des Doubledent* est devenue la rue *de Dourdan* quand ses anciens hôtes, devenus plus fortunés, eurent émigré ailleurs.

Si les corruptions de termes sont rares, les barbarismes sont aussi fort peu nombreux, car il serait assez injuste de qualifier ainsi les mots dont la forme revêt un plus grand rapprochement du latin. Ainsi, *feuchère* (à Valmondois) est bien plus rapproché de *filicaria* que fougère; un notable de Courdimanche nous parlait de *malfaiteurs* sans ombre d'allusion, cela va sans dire, à la source *malefactores*. C'est du pur latin que cette locution : aller *d'hic et d'hoc*, c'est-à-dire tant bien que mal, et l'on peut rattacher, ce semble, aux juxtapositions *per illic, per illac*, cette autre expression : « aller *brelan, breloque*, comme les paniers d'un âne », qui se dit d'une vieille femme clopinante.

Certaines formes graphiques, comme *marmoulette* pour marmelade, *charlotin* pour charlatan, *tambouret* pour tabouret, semblent plus conformes à l'étymologie que celles adoptées par Vaugelas. D'autres se recommandent par leur simplicité brève : *rembours, déraciner, gigner*, pour remboursement, déraciner, gigoter ou plutôt faire des écarts. Enfin, il y a des dérivés formés très logiquement, comme *arrivable*, employé pour accessible, *remolir* pour reconstruire, *loquetier* pour chiffonnier, qui ne heurtent en rien les règles de l'harmonie du langage. Nous nous sommes moins arrêtés à ces termes, préférant citer

(1) C'est ainsi que procéda Philippe Auguste, lorsqu'il expropria l'Hôtel-Dieu d'un moulin sur la Voisne, en lui accordant en échange le droit de construire un moulin bien plus avantageux, sur le nouveau pont de pierre élevé sur l'Oise.

(2) *Cartulaire de Saint-Martin de Pontoise*, n<sup>o</sup> CXIX.

ceux qui, comme *bouginer* pour démanger, *serçonner* pour labourer à deux chevaux, *balouiller* pour vaciller (se dit d'une pierre mal assise), *cataine* pour mauvaise viande, *pipaille* pour terre sablonneuse, infertile, — et autres analogues, constituent des additions au dictionnaire et y introduisent des vocables issus d'un radical nouveau.

La syntaxe celtique présentait, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de faibles différences avec celle en usage à Paris. Il y a peu de particularités à noter en dehors de la juxtaposition des prépositions : *de chez*, *de par*, *par chez*, à *tandis*, pour *tandis*; *entre ici* ce temps-là, *entre ici* qu'il vienne, pour *jusque-là*, *jusqu'à* ce que...; *de quand*, pour en même temps que...; c'est à peu près tout.

Comme la cuisinière de Chrysale, qui ne s'inquiétait guère si les mots lui venaient « de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise », les Martinistes vexinoises employaient le pronom singulier avec le verbe au pluriel : *je sommes*, *j'ons*, *j'étions*, *j'avions*, mais seulement en parlant d'elles-mêmes. Dès qu'il s'agit de plusieurs personnes, on a recours au pronom *nous*. Des formes irrégulières des verbes qui ont pu subsister, nous avons relevé un seul exemple, assez curieux : *nous faisenmes*, pour « nous fimes » ou plutôt « nous avons fait ».

Reste à dire un mot de l'accent. Il ne sera pas très flatteur.

L'accent de la région était traînard. A Menucourt, les vieilles femmes appelaient le châtelain M. Gaillard, un des membres fondateurs de la Société du Vexin, *Mosieu Gââyère*. Une paysanne de Puisseux, comme nous le signalait notre confrère l'abbé David, disait à son homme partant à la *Stembe* (foire du 8 septembre) : « Surtout, ne reviens pas si *têere!* » A Cergy, à Vauréal, les anciens substituaient aux finales en *ier* un *t* très long : un *carquts* de terre, pour un quartier; des *souillts*, pour des souliers. *L'l* se substitue volontiers à *l'r* après une autre consonne : la *plérie*, pour la prairie.

En même temps que les diphtongues s'étalent, les syllabes claires s'assourdissent : une *crowdh*, pour une croix, à Cergy; un *enrouillement*, pour un enrouement, à Génicourt; du bois *noilleux*, pour noueux; à Auvers, on dit *couridt* pour coriace, une *plée* pour une plaie.

Passons maintenant aux proverbes. Nous en citerons tout d'abord quelques-uns qui se rattachent à des localités; ils ont inévitablement un côté railleur.

En voici un de l'ordre liturgique. *Je suis comme le calice de Mours*, sous-entendez : *désargenté*. Mours est un pauvre petit village d'une centaine d'habitants, qui, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, fut doté d'une chapelle de secours par la libéralité d'un industriel, M. Leemans. Depuis la Révolution, Mours avait cessé d'être paroisse,

Il faut croire qu'auparavant, vu le manque absolu de ressources pour meubler le trésor de la sacristie d'une véritable orfèvrerie, on avait dû se contenter d'un calice en cuivre doré.

Le mauvais renom des environs de Marines, au temps du brigand Guillery, qui fut pendu au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, a donné naissance au dicton : *Volé comme dans les bois de Chars*, et au proverbe à triple pointe :

*On ne passe pas à Cormeilles sans être crotté,  
A Marines sans être haulé,  
A Chars sans être volé.*

*Hauler*, c'est poursuivre par des cris ou des injures.

*Ville de Beaumont, ville de malheur,  
Arrivé à midi, pendu à une heure.*

Il y a une bizarre légende pour expliquer ce dicton. Un chaudronnier ayant rencontré un jeune prince qui était obligé de se cacher à Beaumont, l'obligea par violence à porter sa hotte. A son tour, le prince, devenu roi et revenant à Beaumont, fit happer l'insolent par des archers, qui lui trouvèrent bien vite une potence. Si cette aventure avait l'ombre d'un fondement, il faudrait remonter singulièrement haut dans le cours des âges pour trouver un fils de roi à qui elle pût s'appliquer, car il faudrait y voir un souvenir de la prime jeunesse de Louis le Gros, indigent et exilé par la haine de Bertrade.

Mais ce serait, ce semble, faire venir les choses de bien loin.

Un certain nombre de proverbes ont le caractère de jeux de mots. Tel celui-ci contre la précipitation : *Les dépêchés sont pendus*. Il roule sur les divers sens du vieux verbe actif *dépêcher* (envoyer pendre) et du verbe réfléchi *se dépêcher*...

Celui-ci est tout à fait du genre illustré par Commerson : *Aller comme les trayeux de vache, de pis en pis*.

En voici un autre, qui paraît très énigmatique : *Les fattes mangent les chevrons*. Il signifie : A faire bombance, on ruine sa maison. C'est un calembour entre *fatte*, pour faitage d'un toit, et *fête*, pour partie de plaisir.

Certaines locutions ont, comme ce proverbe, la forme d'une devinette : *Vous me trouverez à l'heure la plus hardie de toutes*. C'est une heure, parce qu'elle va toute seule.

Il nous faut maintenant aborder notre sujet par son côté le plus vaste, les proverbes météorologiques.

La majorité concerne la mauvaise saison ; c'est que le souvenir des rudesses de l'hiver l'emporte sur celui des trop rares clémences. L'un

de ces dictons associe cette idée à celle de l'exhérédation des enfants naturels :

*L'hiver n'est point bâtard ;  
Il hérite tôt ou tard.*

Le début de février est la plus mauvaise période :

*A la Chandeleur,  
La grande douleur.*

Ces séries de journées douces qui se succèdent, de nos jours, assez fréquemment au cours de ce mois paraissent ignorées :

*A la Saint-Simon,  
Une mouche vaut un pigeon.*

C'est le 18 février. Si ce mois est pluvieux, mars sera sec :

*Février emplit le fossé, mars le ressuie.*

On voit alors se produire le phénomène qu'on appelle le hâle de mars ; et, comme on travaille aux champs, il a de fâcheux effets :

*Sans le mois de mars, il n'y aurait que de belles filles à Pâques.*

Du reste, le travail est moins pénible, parce que les journées sont courtes :

*A la mi-mâr',  
On goûte et on dârt.  
A la mi-âvrt',*

*On ne demande pas à son maître pour dârtmi !*

C'est qu'alors il faut rattraper le temps perdu.

Quelquefois, en mars, le temps s'adoucit, mais c'est un mauvais présage pour l'avenir des récoltes :

*Il vaut mieux voir un loup blanc qu'un homme en chemise,  
au mois de mâr'.*

On ne doit pas se fier à un pâle rayon de soleil :

*Amitié de beau-père, soleil d'hiver.*

Au surplus, la prudence commande de ne pas se dévêtir trop tôt :

*En avril,  
Ne te découvre pas d'un fil.  
En mai,  
Fais ce qu'il te plaît.*

Ce n'est pas qu'on ne doive aussi compter avec les fameux saints de glace :

*A la mi-mé,  
Queue d'hivé.*

Du reste, le paysan n'aime pas à se sentir le visage fouetté par la neige qui *bourdille*, et quand il rentre « dans sa cabane où le chaume le couvre », entendre la bise qui *violonne* à travers les fentes des parois, *arcancer* les portes qui *brandinent* et *optiner* (faire vaciller en les ébranlant) les cloisons. Aussi est-il content de voir, avec le dégel, la terre qui *mollaye* aux premières pluies du printemps et donne-t-il toutes ses prédilections à l'été, alors même que le soleil lui *dompte* sur la peau, la traverse et la brûle. Il s'en tient à une maxime d'ordre économique et physique tout ensemble, car il l'applique au contraste éternel de la richesse et de la pauvreté : *Mieux vaut suer que trembler.*

Dans le canton de Pontoise, le vent d'ouest souffle souvent, ramenant des régions maritimes les nuées pluvieuses. Mince est la confiance dans la permanence du beau temps :

*S'il fait beau,  
Prends ton manteau,  
Et s'il pleut,  
Prends-le si tu veux.*

Les intempéries sont de toutes les saisons, et le laboureur, comme le vigneron, ne laisse jamais échapper l'occasion de s'en plaindre : « Ah ! Monsieur, le temps est bien *noisant* », voilà son refrain habituel. Il en convient pourtant : ce qui fait le bonheur de l'un ne fait pas celui de l'autre. Ainsi, *quand saint Aubin rit, saint Clair pleure*. Les grosses pluies d'été font verser les blés dans les fortes terres d'Hérouville, dont l'église est dédiée à saint Clair; elles donnent au contraire du corps aux épis sortis de la glèbe moins lourde d'Ennery, paroisse dont saint Aubin est le patron.

L'automne s'écoule, les jours ont *rabraqué*. Un grand événement est la foire de Saint-Martin, le 11 novembre; la récolte est assurée, rentrée et battue; on peut, en escomptant son produit, se payer les objets nécessaires : on achète aux femmes, pour l'hiver, une *marmotte* neuve, cette coiffure faite d'une sorte de madras aux carreaux de couleurs tranchées, enveloppant la tête de ses plis et se rabattant sur le cou; c'est là aussi qu'on renouvelle la provision de draps de grosse toile qu'apportent les tisserands installés dans certains villages; c'est là qu'on vient aussi acheter des ânes, ces grands auxiliaires du paysan, monture de sa femme et de ses enfants quand il faut aller cultiver les terres éloignées.



Le paysan donne toujours un nom à son âne; c'est souvent celui du patron de la foire où il a été acquis; de là, le proverbe sur les homonymes qu'on a confondus : *Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.*

A la Saint-Martin commencent les veillées dans les granges, où l'on conte des histoires, et où, tandis que les vieux *s'assommeillent*, s'ébauchent entre les jeunes gens rapprochés les liaisons qui, se transformant en *accordailles* par le consentement des parents, aboutiront aux *flançailles* religieuses s'il faut différer le mariage, et aux *épousailles*, dont la plupart, à la campagne, se font entre Noël et le Mardi gras.

Le mariage produit bientôt une *cabanée* d'enfants, ample lignée où trop souvent la mort fait des vides prématurés. Mais ces tristesses, chez les jeunes ménages, n'inspirent pas de commisération. Les vieux disent : *C'est de la vaisselle d'argent.* Curieux exemple de la dérivation des idées, car cette métaphore n'est que la traduction d'une autre : « Le moule n'est pas brisé. »

Les enfants donnent lieu à une série d'appellations spéciales. Les petits maraudeurs, ce sont des *happiâts*. Ceux qui font l'école buissonnière pour aller dénicher des nids, on les nomme *altaupiers*. J'ai recueilli ces deux formés originales et bien précises de la bouche d'un vieux géomètre d'Auvers-sur-Oise, Désiré Jacquin, dont les conversations m'ont fourni bien des locutions et des proverbes. *Happiâts* vient peut-être de *happer*, mais *altaupiers* est fort énigmatique. Feu le professeur Aimé Bégin, de classique mémoire, n'eût pas manqué d'y voir une allusion à la rapidité des gamins surpris en flagrant délit : *Pedibus timor addidit alas*, se fût-il écrié. Je n'ose me rallier à l'hypothèse « précitée ».

Dans les villages — fort nombreux — où existe une école, elle n'est ouverte qu'environ six mois par an. Pour économiser l'achat de livres d'exercices, le maître fait déchiffrer aux enfants les anciens registres de délibérations ou de comptes de la fabrique. Ainsi faisait-on encore il y a quarante ans, à Génicourt, en appliquant à cet usage un curieux manuscrit in-folio du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le reste du temps, les enfants étaient employés aux services de la maison ou à certains travaux légers des champs; ils passaient la plus grande partie de leurs premières années au grand air.

Sans avoir lu Martial, nos bons villageois pensaient comme lui : *Æstate pueri, si valent, satis discunt.*

Tout comme les petits citadins, les petits campagnards ont naturellement envie de jouer. A quoi s'amuseront-ils donc?

Vous pensez bien que les parents, qui ont tout juste de quoi vivre, n'ont guère envie de payer à leurs enfants des joujoux achetés à la

ville. Les pauvres petits s'amusez pourtant avec n'importe quoi : on leur donne pour jouets des *ménats* (morceaux de vaisselle cassée). Les plus ingénieux se fabriquent de petits canons et des balles avec des tiges et de la moelle de sureau, arbuste qui a pris de là le nom de *calonière*.

Vous vous rappelez cette pendarde de Martine, qui fit de son mari le *Médecin malgré lui*, en lui imputant je ne sais combien de cures mirifiques. Il y a dans le nombre le cas d'un enfant moribond qui, sitôt pris un remède du « coupeur de bois », se leva de son lit et « s'en fut jouer à la *poussette* ». Ce jeu, qui consiste à faire rouler des billes dans un sillage jusqu'à ce qu'elles tombent dans un trou creusé à l'extrémité, les enfants du peuple, trop pauvres pour s'acheter des billes façonnées, le jouaient avec de petits cailloux ronds : cela se disait *caillotter*, et les marmots qui passaient leur temps à s'y amuser au lieu d'aller à l'école, on les appelait des *caillottins*.

Ce que souhaitent les ménages, avant tout, c'est des garçons. Pour un peu, l'abondance de filles serait regardée comme un fléau. Ecoutez ce dicton, que je prends, il est vrai, hors du canton de Pontoise, car il me vient du Mantais ; mais je me crois le droit de citer, parce que je le tiens d'un curé d'Osny, un des plus anciens adhérents à la Société du Vexin, l'abbé Pigis :

*Une fille, belle fille.  
Deux filles, assez de filles.  
Trois filles, trop de filles.  
Quatre filles et la mère,  
Cinq diables après le père.*

C'est que la fille est moins forte, moins dure au travail ; elle aime à se choyer. Elle a besoin d'un tas d'*attiriaux* : il lui faut acheter non seulement des marmottes, comme à la mère, mais des *caqueluchons* (capuchons d'hiver), car elle est plus exigeante pour sa *tenure* (entretien). Elle est *catineuse* (elle se froisse plus aisément qu'un gars) ; elle parle *en convalant* (à la légère).

Le pire, c'est qu'il faut l'établir, et c'est *linoteux* (délicat). Quand la fille est mariée, tout le monde la demande ; mais d'abord il faut lui trouver un bon *prétendu*. On tâche qu'elle passe plutôt pour réservée :

*Fille trop vue  
N'est pas cher vendue.*

Mais on ne la tient pas : il faut compter avec ses *foucades*. Voyez-vous qu'elle s'éprenne d'un *lambineux*, d'un *tardillon*? Oh ! si le cam-

pagnard n'est pas un *fend-le-vent*, s'il dit volontiers : « Il y a temps pour tout » ; s'il n'aime pas les *tourbillants* (les brouillons), il supporte encore moins les paresseux, les *arlans* (*arlanquer*, c'est laisser ses affaires en désordre par sa négligence).

Un peu avant la Révolution, la châtelaine d'Eragny, M<sup>me</sup> d'Alesso, venait à Pontoise accompagnée de sa levrette, qui portait déjà peut-être un joli paletot armorié. Les campagnards, habitués aux bons gros chiens de belle taille, et dédaigneux de cette bête nonchalante, dont l'élégance ne trouvait pas grâce à leurs yeux, l'appelaient une *veûlette*, et quand on voulait parler d'un faitéant ou d'une *caignarde*, on disait en termes adoucis : *La veûlette à M<sup>me</sup> d'Eragny lui a donné des coups de queue.*

Mais il n'y a pas qu'un genre de mauvais gendre pour l'homme des champs, surtout pour un *mangeux de fromage d'Auvers*, le prototype du paysan *regardant* et qui se défie des *horsins* (des étrangers, des gens du dehors), car il leur soupçonne de l'*envieuseté*.

La fille, naturellement, préfère que son amoureux soit un brin *faraud* (vêtu avec recherche) ; elle serait honteuse des prévenances d'un *tro-gneux* (de mauvaise tenue) ou d'un *héruppé* (aux cheveux hirsutes).

Comme, *faute de parler on meurt sans confession*, elle raconte à sa mère, qui en avait déjà *comme une doutance*, qu'elle s'en laisse conter par un certain gars qu'on a surnommé l'*Elanché* (le grand fluet). Mais le père n'entend pas de cette oreille-là. Il lui faut un gendre solide, un *gros Colas d'Auvers* ; il ne veut pas d'un marieux tout *maigrillot*, qui a la mine d'un *carcasson* (d'un cheval dont on voit les os). Rien que d'y penser, il a dans les yeux des *éberlues de chandelles*. Pour sûr, la petite est *déraisonnée* (a perdu le sens), il faut la *duire* (la faire marcher droit). Ça n'est qu'une lubie qui durera *depuis la Saint-Va jusqu'à la Saint-Vient*.

Le paysan se trompe, la pauvre a le cœur tout à fait pris. Elle se soumet sans doute, car il n'y a pas à *barguigner* : l'autorité paternelle est, à la fin de l'ancien régime, aussi hautement respectée dans les classes rurales de la Sologne, dépeintes par Raitif de la Bretonne, que dans celles de notre canton.

Les compagnes de la *tiote* l'engagent, en raillant, à en prendre son parti :

*Danse Catherine,  
Ou si tu ne peux danser, trépigne.*

Mais elle n'écoute rien, elle a un *mort-au-cœur*, un gros chagrin qui la *bourriotte* (la torture). Elle, naguère, si *rustaude* (si bien portante, si gaillarde), la voilà qui *s'allaimit* (devient languissante). Comme les

mouches d'automne, qui se tapissent derrière les recoins des meubles, elle recherche l'*assombriture* et se cache pour *pleurer comme bois coupé*.

Aux questions, elle répond tout uniment : *Il m'ennuie*. Les parents voient bien qu'avec le temps son mal ne fait que *s'engréger* (s'aggraver). C'est bien *dégonillant* (contrariant, agaçant) pour eux. A la *finition*, ils se décideront à *culonner* (à céder), en disant pour se consoler : *On ne peut pas aller en Paradis malgré les saints*. Le mariage est *rappapillotté*, et la petite paysanne, *réchoupillée*, enfin *s'assourit*. Elle ne s'attendait guère à tant d'*heureuseté*.

J'espère pour elle qu'elle réalisera le type de la bonne mère de famille, de celle que le paysan appelle indifféremment « ma moitié » ou « ma seconde », expressions touchantes qui témoignent d'une affection sincère bien plus que d'une quasi-égalité.

Mais toutes les Jeannettes du pays ne sont pas aussi fidèles à leurs sentiments. Témoin le proverbe que citait à mon arrière-grand-père son voisin, le vieux procureur Levasseur, du bailliage de Pontoise, mort en 1787 :

*Promesse de fille, escalier de verre,  
Sont deux choses qui ne durent guère.*

Et si toutes les filles ne sont pas sûres, toutes les femmes ne sont pas non plus ni honnêtes, ni laborieuses. Il y a de mauvais ménages aux champs comme à la ville; on a vu des femmes coquettes et des maris coureurs, mais un adage rimé prophétise leur avenir :

*Poule qui chante et coq qui pond  
Sont la ruine d'une maison.*

Ces mauvais ménages sont souvent la suite d'unions forcées ou irréflechies. Il court sur celles-ci un curieux dicton, que Leroux de Lincy a recueilli dans Pierre de l'Estoile, et qu'a cité notre érudit confrère, M. Rey, dans une *Notice sur l'origine du nom de Saint-Prix* :

*Accordé à Fin-d'Aise,  
Fiancé à Saint-Pris,  
Epousé à Saint-Marri.*

Voilà les trois étapes d'un fâcheux voyage qui ne suivra pas la route du Tendre, aux folâtres rayons de la Lune de Miel. Mais peut-être souhaitez-vous une petite explication géographique.

Le point de départ est pris de Conflans-Sainte-Honorine, à la Fin-d'Oise, car on a prononcé *Ése* et *Pontèse* du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle; on

traverse Saint-Prix pour arriver à Paris où se trouve l'église de Saint-Merri, dont le nom est déformé ici par l'accentuation trainarde qui vous était signalée tout à l'heure.

\*  
\*\*

Encore un mot sur l'intérieur du paysan : celui-ci tient fort à ce que son ménage soit bien tenu, si pauvre soit-il.

*Jardin plein d'herbe, armoire en désordre, voilà deux choses déplaisantes à voir. Il est hontable que sa maison devienne un rouillis (un taudis).*

Somme toute, il faut reconnaître qu'un ménage est toujours coûteux à entretenir. A cela fait allusion cette observation qui a cessé d'être juste depuis que les setiers de grain ont diminué de prix et les quarterons d'œufs enchéri :

*En tous temps,  
La poule ne gagne pas ses dépens.*

Mais c'est son luxe, en même temps que sa ressource future, quand la caducité ne lui permettra plus de gagner sa vie, et c'est le sens caché de cet apophtegme tourné comme un paradoxe :

*Les pauvres gens vivent de ce qu'ils mangent et sont riches de ce qu'ils dépensent.*

La lutte pour la vie est dure pour le paysan, à l'époque à laquelle nous remontons en ce moment, et on en jugerait mal par la fortune actuelle de cultivateurs enrichis grâce aux effets inverses du Code civil et à la réduction de la puériculture à l'unité pendant une série de générations.

Défendre sa modeste chevance est le devoir du père de famille, d'autant que c'est souvent le strict nécessaire des siens qui est en jeu. Il comprend, du reste, que chacun lutte, même àprement, pour ses intérêts : *Chacun songe à son évêché*. Mais pas de tricherie. Il ne veut pas rester le mauvais marchand d'une affaire : *Qui perd pêche, c'est un de ses adages favoris*. Il se renseigne le mieux possible et cherche à y voir bien clair avant de conclure : *Arbre couché, femme levée, il n'y a personne de trompé*.

A-t-il fait une *méprenture*? S'il peut s'en tirer en reprenant sa parole, il n'hésitera pas. *Mieux vaut se dédire que se détruire*. Ce sera tant pis pour les *charrieurs* qui sont venus lui faire des offres pour l'entortiller, alors qu'il croyait traiter avec des gens *fiabes*.

Mais s'il est trop avancé pour pouvoir sortir d'un mauvais pas, il en prendra son parti. *En ce monde, qui n'a pas fauté?* Et comme il est

prévenu, il saura bien un jour se rattraper : *Là où on se mouille, on se ressuie.*

Sa vie habituelle est tempérante et laborieuse au suprême degré, et il ne se tire de toutes les difficultés de l'existence qu'avec les ressources d'une parcimonieuse économie.

Dans la période du travail et des longues journées, surtout, le paysan se couche avec les poules; il aime dormir son content; et même en hiver, il arrive à plus d'un d'entendre la Messe de Minuit *dans la chapelle blanche*, autrement dit de ne pas quitter ses draps. En revanche, il est *matineux comme un renard*. Souvent il part *à cœur jeun*, avec un croûton de pain bis et gros comme un œuf de fromage sec dans sa poche, qu'il mange à sept ou huit heures; c'est une étape pour le repas de midi. Il boit de la *piquette*, vin de pays assez *réche*, et fait trop souvent avec des raisins encore verts que le soleil n'a pas su mûrir; mais si notre homme est un peu cossu, il a aussi une pièce de meilleur vin, soit d'Argenteuil, soit du clos Saint-Denis à Cergy, celui que buvait Louis le Gros. Le soir, il ne mange qu'une soupe aux légumes avec un peu de graisse, mais il boit un coup avant de se coucher :

*Après la soupe, un verre de vin  
Tire un écu de la poche du médecin.*

C'est en tonneau qu'il conserve son vin; il le laisse en perce avec un fausset pointu qu'on appelle la *pinette* (d'où le surnom de certains ivrognes trop familiers avec elle), et, comme en l'enlevant, le vin jaillit en jet courbe, il le reçoit, non dans une bouteille, ce qui supposerait un robinet, mais dans un *guinchon* de grès, aux bords duquel lui et les siens boivent comme à la régalaide, car l'usage du verre était autrefois une exception.

Les repas ordinaires sont courts et peu animés. Même, aux repas de noces, le paysan n'est pas bavard tant qu'il n'a pas apaisé sa faim. Au proverbe popularisé par un discours de Rabelais, que feu Montaignon traduisait si drôlement en vers latins rimés :

*Quia venter famelicus,  
Ejulans et immodicus,  
Auribus fertur carere,*

il en ajoute un autre, pris sur le vif de la gent broutonnante :

*Mouton qui bêle perd sa goulée.*

La table est très frugale, et je puis citer une famille de Saint-Ouen-l'Aumône dont toute une génération, née sous la première République, a dépassé la huitantaine, et qui fut élevée dans une humble mesure

avec une nourriture uniquement végétarienne, à part un petit morceau de lard dans la soupe du dimanche; c'étaient, avec le fromage et le lait, des fèves, des *nants* (lentilles), des gros pois, des haricots secs; ces aliments, des plus nutritifs, suffisaient à reconstituer les forces dépensées des parents et à faire grandir ces futurs octogénaires, qui tous furent de solides et infatigables travailleurs. Presque partout, maintenant, ces utiles légumes ont disparu pour faire place à la pomme de terre, produit de luxe par excellence, puisqu'il contient, sous un volume trompeur, 20 p. 100 de substance utilisable contre 80 p. 100 d'eau.

Avant l'introduction des prairies artificielles, on ensemait beaucoup de terres en avoine pour la nourriture des chevaux, bien plus nombreux relativement qu'aujourd'hui; mais quoique l'avoine trouvât un placement facile, elle était d'un produit bien moins avantageux que le froment, d'où le proverbe :

*Il vaut mieux voir les chevaux manger avec les hommes,  
que les hommes manger avec les chevaux.*

En temps de disette ou pour cause de grande pauvreté, on substituait au pain de blé ou de méteil les galettes d'avoine mélangée de seigle. Cela produisait une pâte gluante dont se souviennent les témoins du siège de Paris, et qui, lorsqu'on la coupait, s'attachait aux lames des « eustaches » qu'il fallait racler ensuite. Telle est l'explication du proverbe par lequel on raillait doucement l'indigence des populations de deux hameaux situés entre Saint-Ouen-l'Aumône et Méry-sur-Oise, où, même aux repas de noces, on ne pouvait offrir de meilleur pain :

*A la Bonneville et pt à Vaux,  
Pour se marier, faut deux couteaux.*

Quelle que soit la qualité du pain, d'ailleurs, on le laisse toujours durcir, par économie; il devient du *pain d'alouette*. Le pain blanc, aussi bien que le pain frais, est regardé comme un luxe de prodigue, témoin le dicton connu : « Manger son pain blanc le premier », et celui-ci recueilli dans notre canton :

*Pain tendre, jeune femme et bois vert  
Mettent la maison au désert.*

Un exemple bien frappant des ressources de l'économie des campagnards est dans un proverbe curieux qu'ils citaient à leurs enfants pour leur montrer comment, avec la plus petite somme d'argent, on peut se tirer d'affaire.

Une monnaie dont nous n'avons plus qu'une vague idée, le quart de sou, le *liard*, joue réellement un rôle dans les transactions. Témoin ce

proverbe, peut-être bien un peu ironique déjà, sur le bon marché de la vie dans la capitale :

*A Paris, on mange, on boit et on se chauffe pour deux liards.*

Je vous confesse que jamais je n'aurais deviné la solution du problème, si un campagnard octogénaire ne m'avait fourni la clé. Comme nous avons en été des marchands de coco, il y avait en hiver des débitants de tisane chaude, à un liard le verre ; avec l'autre liard, on achetait un quarteron de noix, dont on gardait avec soin les coquilles pour allumer dans sa cheminée une *brouée*.



Il faut nous borner, car

Ce champ ne se peut tellement moissonner!...

Dans cette esquisse où vous me pardonnerez — c'était une exigence du sujet — d'avoir abusé des procédés oratoires de Sancho Pança, j'ai essayé, d'après les souvenirs enfantins de scènes vécues et d'expressions entendues, à chacune desquelles se rattache un détail de mœurs rurales, d'aider à retracer une silhouette aussi ressemblante que possible, aux temps voisins de la fin de l'ancien régime, du laboureur d'Auvers-sur-Oise, du journalier de Valhermer, du vigneron de Cergy, du fermier de Génicourt ou d'Epluches, et aussi de la rustique Perrette qui apporte ses paniers d'œufs ou son pot de lait au marché de Pontoise.

Cette ébauche vous a donné l'impression, je pense, d'un tempérament calme, résistant, d'un caractère disposé à envisager la vie du bon côté, un brin caustique, très ferme sur ses intérêts ; avec cela, accueillant et courtois, témoin son aphorisme familial : *Une poignée de main ne vaut pas un louis.*

Vous aura-t-il déplu malgré tout ? J'en serais fâché ; mais si vous le lui faisiez entendre, il vous répondrait philosophiquement : *Je ne suis pas un louis d'or*, ou encore — par une intéressante réminiscence des anciens : *Le bon Dieu lui-même ne platt pas à tout le monde.*

J'espère pourtant décider d'autres confrères à poursuivre ces recherches de folklore dans l'Ile-de-France, comme l'a déjà tenté M. Plancouard pour la région de Marines, et à venir nous apporter leur récolte.

D'avance, je leur cède la place en invoquant, encore une fois, la sagesse des nations... vexinoises. Croyez-le bien, *la chaire ne manque jamais de précheux.*